

## LA BALLADE DE NARAYAMA (1958)

de KEISUKE KINOSHITA

avec Kinuyo Tanaka, Teiji Takahashi et Yuko Mochizuki

Isolé dans les montagnes, un petit village menacé par le manque constant de nourriture s'est contraint à observer des règles strictes qui permettent sa survie. La vieille Orin approche de l'âge fatidique. Elle tente de convaincre son fils Tatsudei de la porter sur son dos conformément à la tradition, jusqu'au sommet de la montagne de Narayama, lieu sacré où elle pourra mourir sans être à la charge de la communauté. Elle a pensé à tout, mais son fils ne peut s'y résoudre.

Adapté de l'écrivain Shichirô Fukazawa, on n'a retenu que la version filmique de Shohei Imamura en 1983. A l'opposé du réalisme auquel le film d'Imamura doit beaucoup de sa réputation, 25 ans plus tôt, un très grand esthète japonais en donne une adaptation fascinante.

Ici le décor d'inspiration théâtrale et la mise en scène de cinéma se conjuguent. La fusion entre le cinéma, le théâtre, la musique, et la peinture fait jaillir une œuvre sublime et nous donne à réfléchir sur la véritable dimension du langage cinématographique.

Le film commence avec l'ouverture des rideaux sur le narrateur rappelant que nous sommes au début d'une pièce de théâtre Kabuki, qui est la forme épique du théâtre japonais avec des tableaux peints. Ces tableaux magnifiques qui se succèdent permettent à Kinoshita de rester le maître absolu de la lumière. Il utilise les couleurs dans un jeu symbolique qui nous fait ressentir le grand passage de la vie à la mort et à une autre vie...La gamme va du blanc, couleur de la virginité, au rouge (celui de l'angoisse) au vert froid de la mort, et au bleu ocre de la prière. Sur ces couleurs le shamisen, un luth à la pudeur de ton, accompagne des poèmes écrits par Kinoshita à la dimension intimiste et douloureuse traduisant le combat intérieur entre le fils et sa mère. Un mouvement spirituel s'en dégage avec la belle présence de la comédienne Kinuyo Tanaka (Orin), la prodigieuse actrice de cette époque qui fit les beaux jours des films de Mizoguchi.

Cette œuvre met la réalité quotidienne à distance, scrute le sacrifice de l'homme face à la tradition et se pare d'accords fantastiques qui nous mènent à la lisière du monde. Pour cela, il lui a fallu mettre en harmonie les codes du Kabuki, la musique jojuri et les chants nagunta, fleurons de la culture japonaise qui accompagnent tout le film.

Le point d'orgue inoubliable nous montre Orin dans la vallée de la mort, sous la neige et chaque corbeau qui passe nous donne le grand frisson. Et en même temps nous assistons à un grand départ, celle d'une âme noble et belle.

Un film d'une beauté formelle qui coupe le souffle pour nous accompagner sur d'autres rivages.